

Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art
Band: - (1948)
Heft: 3

Artikel: Menus propos d'un peintre neuchâtelois
Autor: Matthey, Octave
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-624708>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lässt. Man muss an Konzertzetteln und Theateranschlägen, an Museen und selbst an Campi santi vorübergehen lernen, wie an Schaufenstern; denn damit, dass uns etwas augenblicklich angeboten wird, ist noch nicht bewiesen, dass wir dessen bedürfen. Sogar die Seltenheit einer Gelegenheit ist kein Grund für ihre Ausnützung; denn der Mensch ist kein Pelikan; er kann die Eindrücke nicht unverdaut aufstapeln, bis sich das Bedürfnis regt. Wer statt des jeweiligen Bedürfnisses sein Bildungsgewissen zu Rate zieht, wer jeder Kunstgelegenheit auf jedem Gebiete in jedem Augenblick glaubt Folge leisten zu müssen, der ist kein beneidenswerter, wohl aber ein meidenswerter Mensch, vor welchem jeder Erfahrene in weitem Bogen vorüberzieht; denn nicht die Kunst, die freie, edle Göttin ist es, welche ihn inspiriert, sondern die Kunstscholastik. Diese anspruchsvolle und im Grunde doch so fruchtlose Wissenschaft hat die falsche, krampfhaftige Kunstbildungswut auf dem Gewissen. Es gibt jedoch ein vortreffliches Heilmittel dagegen, nämlich das schöne Wort: «Ich verstehe nichts davon». Wie erlösend für den Hörer wie für den Sprechenden wirkt dieses Wort, wo es jemals ertönt! Eigentlich sollte jedermann diesen Satz, dessen Aussprache ein wenig schwierig zu sein scheint sprechen lernen; denn derselbe sagt die volle Wahrheit, da sich niemand anmassen darf, in allen Gebieten der Kunst mit dem Herzen zu Hause zu sein. Freilich setzt man sich mit jenem Geständnis der Gefahr der Unhöflichkeit von seitens schlechterzogener Menschen aus; allein das ist im Grunde ein neuer Gewinn, indem es uns lehrt, nicht mit dem ersten besten in ein Gespräch einzutreten. Eine schlechte Erziehung aber nenne ich es, wenn einer dem andern wegen dessen wirklicher oder vermeintlicher Unempfindlichkeit oder Unwissenheit in Kunstsachen glaubt etwas Unangenehmes bemerken zu dürfen, denn so wie niemand zum Kunstgenuss verpflichtet ist, so darf sich auch niemand unterfangen, seinem Nächsten ein Kunstexamen abzufordern. Es wäre wünschenswert, wenn sich in dieser Beziehung die Begriffe von Höflichkeit etwas verfeinerten, denn bei den meisten stammt das ruhelose und ruhestörende Kunst-

bildungsbedürfnis einfach aus der Furcht vor der gestrengen Allergeweltsinspektion in Gesellschaften, Eisenbahnwagen und Gasthöfen. Sobald wir jedoch die kunstgebildeten Grobheiten den ungebildeten Grobheiten gleichstellen, wird der erschreckend hohe Spiegel der Bildungsflut urplötzlich sinken, wie denn diejenigen Völker, bei welchen ein schärferer Höflichkeitstakt im Gespräch waltet, die Kunstheuchelei kaum kennen.

Wie die Kunst zum Genusse und nicht zur Busse der Menschen da ist, so darf man sich auch den Meister, und wäre er noch so tot, nicht als einen Popanz vorstellen, der geschaffen wurde, um uns zu imponieren oder gar uns zu erdrücken, sondern als einen Freund und Wohltäter. Liebe ist das einzig richtige Gefühl gegenüber einem Meister, und zwar unbefangene Liebe, ohne Scheu und vorsündflutliche Ehrfurcht. Mit diesem Gefühl begnügt sich jeder Schaffende gern, selbst der Grösste, denn die Huldigung des Herzens bleibt immer die feinste Huldigung. Zur Liebe wird sich von selbst der Dank gesellen, und in ihm findet gewissenhafte Arbeit die schönste Entschädigung für ausgestandene Mühe und Wissenskämpfe. — Die Bewunderung bedeutet der Tribut ausübender Künstler an den Meister. Der Laie ist von ihr entbunden; sie steht ihm auch schlecht zu Gesicht, da er keine Ahnung von den Schwierigkeiten hat, die in einem Kunstwerk überwältigt, die in demselben gelöst worden sind; er begnüge sich mit Dank und Liebe, das ist natürlicher und zugleich bescheidener. — Eine Vergötterungspflicht, ein ängstliches Tabu vor berühmten Namen, ein Verbot, erlauchte Auswüchse der Unsterblichen ehrlich Kropf zu nennen, anerkennt kein Künstler. Das sind unverschämte Erfindungen anmasslicher Seelen, welche sich unbefugter Weise an einen toten Meister heranschleichen, um ihn als ihr Monopol in Beschlag zu nehmen und sich mit seinem gestohlenen Glanze vor den Menschen unleidlich zu machen. Indem sie sich vor einem Einzigen auf dem Bauche wälzen, glauben sie damit das Recht zu erkriechen, allen übrigen die schuldige Ehrerbietung zu verweigern. Jeder schöpferische Geist hasst sie von Herzen. *Artemis Verlags - A.G.*

Menus propos d'un peintre neuchâtelois.

Dans le commerce des arts tout est prétexte à publier les mérites des peintres étayés par l'agio. Le « Panorama des Arts 1946 », vient de paraître en attendant, ce qui ne tardera pas, des « panoramas » mensuels...

« Le Panorama en question renseignera, nous dit-on, les générations futures sur le dur combat que se livrent actuellement ceux qui estiment qu'il est impossible de rompre avec le réel et ceux qui veulent orgueilleusement plier le monde extérieur à ses lois ».

Et nous voici en plein ciel philosophique! Jusqu'ici, grâce à sa vénération du Réel, l'artiste plastique fut protégé des poisons verbaux. Ce qui ne veut pas dire que peintres et sculpteurs échappèrent à l'emprise des artistes de la parole dont ils furent partout, et à toutes les époques, mais principalement en France où le mot est roi, les illustrateurs dociles des données historiques ou religieuses. Ces subordonnés étaient chargés par les maîtres de l'heure, dont le langage ne pouvaient atteindre les masses analphabétiques, d'objectiver par la forme et par la couleur leurs doctrines ou leurs enseignements. Mais avec l'instruction obligatoire d'une part et l'invention photographique d'autre part, ces servants peu à peu passent à l'arrière plan. Il n'est pas un fait historique ou présumé tel que la peinture française n'ait illustré. Quel que soit son genre d'activité le français aime à dissertar. Delaroche et Delacroix dissertent à la manière de Chateaubriand ou de Victor Hugo, seul, l'instrument diffère. Supplanté par la découverte de Daguerre, l'illustrateur de naguère se met à extérioriser des théories scientifiques: c'est « l'Impressionnisme »; puis, les données d'une esthétique consécutive à l'invention photographique: c'est « le Cubisme » et ses dérivés.

La peinture telle que la pratiquent les peintres les plus loués d'aujourd'hui n'est plus un art d'imitation mais de conception, une sorte de théologie, à l'égard de laquelle on est athée ou croyant. De ce fait la peinture d'aujourd'hui nécessite une initiation, initiation que les rois de la toile peinte se chargent de donner aux différents peuples par le truchement de leurs missionnaires-placiers.

Les illustrateurs du nouveau cathéchisme esthétique ne sont ni plus ni moins irrespectueux du Réel que ne le sont les diverses idéologies toujours prêtes à sacrifier la Vie à l'Idée. C'est au nom d'une idée que Néron faisait dévorer les chrétiens, et c'est encore

au nom d'une idée que les chrétiens, à leur tour, brûlaient les hérétiques. Ainsi font Picasso et Debuffet, pour ne citer que deux cas exemplaires de peintres convertis au philosophisme pictural. Il s'agit donc de considérer les oeuvres de ces artistes et celles de leurs émules, non plus du point de vue de l'esthétique traditionnelle, mais de celle issue de la photographie, et qui commande à ses adeptes de traiter les objets philosophiquement au lieu de les imiter plastiquement ou picturalement. Ce traitement philosophique des objets par la forme et par la couleur est précisément ce qui dérouta le public, même le public éclairé mais qui n'a pas encore reçu le nouveau baptême, — public habitué à la démarche respectueuse de la peinture antérieure à la plaque sensible. Le public en question admet fort bien que le philosophe oppose à la Création visible et négligeable une réalité plus belle, plus vraie, que la pensée saisit au delà des objets visibles, mais il ne pardonne pas aux peintres les résultats de ce mépris philosophique du Réel. Cependant toutes ces images picturales dont le public s'offense ne sont ni plus ni moins atroces que celles des guerres et des révolutions.

Abhorrons les unes et les autres, mais n'oublions pas que les unes et les autres sont les équivalences plastiques et politiques d'idées philosophiques conçues à l'âge adulte de tous les langages alphabétiques, et transmises d'âge en âge par le délire imitatif des artistes de la Parole.

Octave MATTHEY.

Au cours des dix années qui venaient de s'écouler, alors que la plupart des résidences privées continuaient d'être de fidèles copies historiques, les principes d'Henri Cameron avaient conquis le champ de la construction industrielle: usines, buildings commerciaux, gratte-ciel. Ce n'était qu'une pâle et incomplète victoire, un compromis qui consistait à supprimer colonnes et frontons, à admettre que des murs pussent rester nus, quitte à abimer une ligne pure et belle, peut-être par accident, par des volutes à la grecque. Beaucoup d'architectes copiaient Cameron, peu le comprenaient. Le seul argument irrésistible en sa faveur auprès de ceux qui faisaient construire, c'était l'économie réalisée par l'absence d'ornementation... (Texte tiré de « La source vive » de Ayn. Rand.)